

Texte (L'insurgé Jules Vallès)

Voilà des semaines que j'attends, du fond de mon trou, une occasion de leur filer entre les doigts.

Leur échapperai-je ? ... je ne crois pas.

Par deux fois, je me suis trahi. Des voisins ont pu voir sortir ma tête, blême comme celle d'un noyé.

Tant pis ! si l'on me prend, on me prendra !

Je suis en paix avec moi-même.

Je sais, maintenant, à force d'y avoir pensé dans le silence, l'œil fixé à l'horizon sur le poteau de Satory – notre crucifix à nous ! – je sais que les fureurs des foules sont crimes d'honnêtes gens, et je ne suis plus inquiet pour ma mémoire, enfumée et encaillotée de sang.

Elle sera lavée par le temps, et mon nom restera affiché dans l'atelier des guerres sociales comme celui d'un ouvrier qui ne fut pas fainéant.

Mes rancunes sont mortes – j'ai eu mon jour.

Bien d'autres enfants ont été battus comme moi, bien d'autres bacheliers ont eu faim, qui sont arrivés au cimetière sans avoir leur jeunesse vengée.

Toi, tu as rassemblé tes misères et tes peines, et tu as amené ton peloton de recrues à cette révolte qui fut la grande fédération des douleurs.

De quoi te plains-tu ? ...

C'est vrai. La Perquisition peut venir, les soldats peuvent charger leurs armes – je suis prêt.

...

Je viens de passer un ruisseau qui est la frontière.

Ils ne m'auront pas ! Et je pourrai être avec le peuple encore, si le peuple est rejeté dans la rue et acculé dans la bataille.

Je regarde le ciel du côté où je sens Paris.

Il est d'un bleu cru, avec des nuées rouges. On dirait une grande blouse inondée de sang.

Annexes

Jules Vallès

Nom de naissance Vallez

Activité(s) écrivain, journaliste

Naissance 11 juin 1832

Décès 14 février 1885

Jules Vallès (de son vrai nom : Jules Louis Joseph Vallez, qu'il ne transformera en Vallès que lorsqu'il se mettra à écrire), né au Puy-en-Velay (Haute-Loire) le 11 juin 1832 et décédé à Paris le 14 février 1885, est un journaliste, écrivain et homme politique français.

Fondateur du journal *Le Cri du Peuple*, il est un des élus de la Commune de Paris. Condamné à mort, il dut s'exiler à Londres (de 1871 à 1880).

L'insurgé

Dans ce troisième volume autobiographique, après 'L' Enfant' et 'Le Bachelier', Vallès nous restitue la Commune, dans son horreur et sa beauté. Il dépeint ainsi son héros, Jacques Vingtras, sur les barricades, dans le feu de l'action et des idées, au milieu des morts et des blessés. Une écriture alerte et les descriptions foudroyantes des scènes de combat, font de ce livre un document inestimable sur la Commune.

La Commune

Le 18 mars 1871, une émeute éclate à Paris, sur la butte Montmartre. Adolphe Thiers, chef du gouvernement provisoire de la République, renonce à la réprimer et s'enfuit à Versailles avec tous les corps constitués.

C'est l'amorce de la «Commune». Maîtres malgré eux de la capitale, les révolutionnaires et militants socialistes vont offrir à la bourgeoisie républicaine l'occasion de se débarrasser une fois pour toutes de la «question sociale».

Le 28 mai 1871, au terme de la *Semaine sanglante*, la Commune de Paris n'existe plus...Il en coûtera 20.000 victimes.

26 mars : élection de Jules Vallès à la Commune par 4 403 voix sur 6 467 votants du XVe arrondissement.

Durant la Commune, Jules Vallès intervient contre les arbitraires, pour la liberté de la presse. *Le Cri du Peuple* (83 numéros du 22 février au 23 mai 1871) fut, avec *Le Père Duchêne*, le journal le mieux vendu de cette période. Vallès siégea d'abord à la commission de l'enseignement, puis à celle des relations extérieures. Il appartient à la minorité opposée à la dictature d'un comité de Salut public.

La Commune de Paris de 1871 est un événement singulier. Par certains aspects, elle se rattache aux révolutions du XIXe siècle : 1830, 1848. Par d'autres, au contraire, elle annonce les grandes révolutions victorieuses du XXe siècle, qui d'ailleurs s'en réclament explicitement. Marx, opposé tout d'abord à une révolte armée des ouvriers de Paris, se rallia, après la journée du 18 mars, à la Commune. Dans *La Guerre civile en France*, il tira les premières conclusions de ce mouvement insurrectionnel de type nouveau : « C'était la première révolution dans laquelle la classe ouvrière était ouvertement reconnue comme la seule qui fût encore capable d'initiative sociale, même par la grande masse de la classe moyenne de Paris, boutiquiers, commerçants, négociants – les riches capitalistes étant seuls exceptés. [...] La grande mesure sociale de la Commune, ce furent sa propre existence et son action. Ses mesures particulières ne pouvaient qu'indiquer la tendance d'un gouvernement du peuple par le peuple. »

Commentaires sur l'oeuvre (Jean-Pierre Richard, Institut français d'Edimbourg.)

Le drame de Vallès, c'est qu'il subit l'exaltation de la Commune sans toujours la partager. Ses dons de tribun populaire, son talent même d'écrivain l'empêchent de coïncider avec les réactions les plus élémentaires. Il se sent « intellectuel ». Au plus fort de l'émeute, on l'appelle encore « journaliste ».

Il est victime de ce que lui-même nomme la « déclamation », c'est-à-dire sa rhétorique, et, plus profond encore, sa culture. Combien d'efforts pourtant ne fait-il pas pour l'oublier, cette culture ! Il crache sur l'Université, il crache sur le latin, surtout il cultive la misère, — la misère nue et grelottante, — la vraie, pas celle de Murger, à travers laquelle il croit pouvoir retrouver la grande fraternité du peuple, et regagner sa place dans « le bataillon des pauvres ». Ni la faim ni le froid pourtant ne déchirent le manteau de solitude amère dont le destin s'est plu à envelopper sa vie. La misère, c'est seulement l'oubli. Et il y a dans *L'Insurgé* une déclamation de l'oubli, comme il y a une déclamation de la révolte. Oublié dans une mansarde ou dans un défilé, cela revient au même.

Malgré la gloire, les applaudissements, le contact des mains rugueuses et des blouses de travail, il préfère les plis du drapeau noir à ceux du drapeau rouge, toujours un peu en marge. Bien dérisoire anarchiste cependant, dont les poches — au lieu de bombes — se gonflent d'articles ; qui a peur du sang et des violences (et se trouve par là rejeté en dépit de lui-même dans le parti des « modérés »), toujours plus lucide pour se laisser griser. Du romantisme il a tout gardé, style, génie, fierté, conscience d'écrire l'histoire, — sauf les illusions. Il a surtout perdu l'illusion que le style était une arme, et il promène à travers les combats un génie qu'il sent bien sans utilité.

Premier révolutionnaire sans espoir d'une lignée qui ira loin (avec un peu de Nietzsche et de Kierkegaard, et l'ombre des tours du Kremlin, on aboutit aux héros de Malraux) ; car, dès le premier jour, avant même sa naissance, il sent la révolution condamnée, prévoit que tous les efforts du peuple s'achèveront derrière la barricade où l'on meurt, ou dans la ruelle où l'on fusille. Sur la misère pèse une sorte de malédiction ; et c'est parce qu'il n'a pas cru, au fond de lui-même, que cette malédiction pouvait être surmontée (parce qu'il n'a pas cru à son siècle), que Daudet a vu en lui — avec cet autre dissident, Léon Bloy — le seul homme intelligent du « stupide dix-neuvième siècle ».

C'est ne rien comprendre à Vallès, ni à son temps, ces années d'après la brisure de 1862 où une espèce de désenchantement semble être devenue le signe de famille des âmes d'élite. Une étude en profondeur du mouvement ouvrier — et cette étude devrait s'appuyer d'abord sur les admirables portraits de militants et de dirigeants dont *L'Insurgé* est rempli — montrerait sans doute le vrai problème, qui est celui de la « déclamation » en effet, des contacts du peuple et de la littérature, et de tout le mal que le « peuple » romantique a pu faire au vrai peuple.

Vallès n'est pas traître à son siècle ; s'il en condamne les religions (Danton comme Robespierre, Taine comme Blanqui ; seul Proudhon demeure, et encore mal connu) — ce n'est pas pour apporter de l'eau au moulin de l'Action Française. Âme virile et violente, il est resté romantique en apprenant la lucidité ; héros de Balzac au temps des héros de Flaubert.

Le résultat est ce que Girardin nommait sa « dissonance » ; désespoirs, aigreurs, violences, haines, partout se retrouve le son cuivré de cette trompette qu'il refusait d'associer aux petites flûtes de son *Figaro*.

Vallès, en effet, était celui qui ne chantait pas en chœur, et ne marchait pas au pas. De là sa grandeur : il gêne et gênera toujours quelqu'un.

De là aussi son échec : qu'après avoir vécu toute sa vie dans l'attente de la révolte, avoir remâché gifles, humiliations et souffrances dans l'espoir du Grand Jour, il se soit trouvé, au

moment de l'action, entraîné et dépassé par elle, assez loin d'elle pour s'en faire seulement —
mais c'est par là qu'il nous touche encore — le spectateur et le témoin.